

## Orientation lacanienne III, 9.

Jacques-Alain Miller

Première séance du *Cours*

(mercredi 15 novembre 2006)

### I

Je vous apporterai aujourd'hui une perspective, à partir d'un point qui est d'après-coup.

Inopinément, ce qui ne veut pas dire de façon inopportune, même si cela vous a importuné, je me suis trouvé l'an dernier par trois fois marquer, et de façon non feinte, la distance que je prenais ou plutôt qui se prenait, de ce Je qui vous parle, à la distance lacanienne. J'écris ces deux mots, voisins : Distance et disance.

Je dis la disance. Ça n'est pas un mot que j'ai forgé, c'est un terme qui a été introduit par Damourette et Pichon, dans leur *Essai de grammaire de la langue française* où Lacan a puisé.

Il a d'ailleurs eu un rapport personnel avec Édouard Pichon qui était, outre grammairien, psychanalyste, et qui a accueilli le jeune Lacan dans le milieu, favorablement. Il lui a consacré un article où il déplore néanmoins, déjà, son caractère incompréhensible.

Alors qu'est-ce que la disance ? C'est la langue telle qu'elle est parlée par les gens d'un métier.

Comme le note avec bon sens nos auteurs il y a des habitudes professionnelles. Les termes techniques, ici, désignent les actes, les outils, les produits, d'un mode de

l'activité humaine qui sont assez souvent ignorés du gros de la nation.

Je dis disance lacanienne car cette langue me semble aujourd'hui d'une extension suffisante pour qu'on lui épargne le nom de jargon, qui est plus péjoratif, bien entendu.

Un jargon, c'est la langue parlée qui décide par un de ces milieux, du recours soit par intérêt, soit par fantaisie, soit par tradition particulière, à des tours ou des vocables incompréhensibles par les non-initiés.

Donc je préfère disance.

Alors la distance dont je parlais, la distance où j'ai été à un moment de la disance lacanienne, s'est l'an dernier suturée, puisque, vous en êtes témoin, j'ai repris mon train-train et celui-ci nous a mené jusqu'à la fin de l'année, a couvert le Séminaire *D'un Autre à l'autre*.

Si je rappelle cette distance de la disance, où j'ai été, c'est qu'en définitive elle m'est précieuse et c'est sur elle que je voudrais maintenant fixer ma position de cette année.

Oh ! En fait, le dis-je, peut-être sans le savoir depuis toujours, ai-je été dans cette distance de la disance. Et peut-être, peut-être est-ce cela le secret de ce qu'on appelle - c'est de l'extérieur que je le reçois - le secret de ce qu'on appelle ma clarté.

Elle tient peut-être à ce qu'en définitive je m'efforce de ne pas me laisser porter par la disance des psychanalystes.

Et aussi à distance de la disance que je laisse à Lacan, son dire, la responsabilité de son dire, le trait singulier de son dire, qui est toujours amorti dans la disance.

Lacan l'a formulée, assumée, sa singularité, d'une façon évidemment énigmatique quand il disait, dans son Séminaire sur Joyce, intitulé *Le sinthome*, ceci, qui est page 132 : « C'est dans la mesure où Freud a vraiment fait une découverte - à supposer que cette découverte soit vraie - que l'on peut dire que le réel [j'ajoute la catégorie du réel, dont il est question dans ce Séminaire] que l'on peut dire que le réel est ma réponse

symptomatique. »

La découverte supposée vraie, en l'occurrence c'est celle de l'inconscient.

Lacan dit aussi dans la même page « Disons que c'est dans la mesure où Freud a articulé l'inconscient que j'y réagis ». Le réel serait ainsi une réaction d'Un, d'Un seul, à l'articulation freudienne de l'inconscient.

Les deux mots sont dits réaction et réponse. La réponse est évidemment d'un ordre plus complexe que celui de la réaction. Mais peut-être n'est-ce pas le terme le moins significatif, significatif de ce que Lacan est là, se suppose être, dans un traumatisme.

Comment l'entendre ?

De cette façon-ci, qui est simple, que la découverte de Freud fait trou dans le discours universel. C'est au moins la perspective que Lacan a adoptée d'emblée concernant Freud. Et on peut dire que ce que nous appelons par convention « l'enseignement de Lacan » constitue dans son ensemble une réponse à ce trou.

Sous des modes variés Lacan démontre incessamment que cette découverte ne trouve à se loger dans aucun discours qui l'ait précédée. C'est ce trou dans le discours universel qui est la perspective qu'il a prise sur Freud, qui l'a précipité dans l'élaboration multiple du discours analytique, supplémentaire, pour donner un logis à la découverte de Freud.

Lacan a parlé de l'événement Freud, signalant par ce terme la coupure que Freud introduisait, ce qui a pu s'en répandre, mais je dirais volontiers le traumatisme Freud.

Parce que l'événement - et Lacan y revient tant et plus à chacun de ses tours et détours - l'événement Freud a été d'emblée méconnu, tamponné, au point que Lacan puisse dire, dans un texte auquel je viendrai, que la peste, la fameuse, que Freud s'imaginait apporter, sur le chemin des États-Unis d'Amérique, s'est en fait révélée anodine. Le public s'en arrange.

Eh bien, ce qui nous reste comme enseignement de Lacan est ce qui provient de quelqu'un qui ne s'en est

pas arrangé.

On peut dire que cet enseignement, qui est là présent ici, entre nous, que cet enseignement, son ambition est de répercuter le traumatisme Freud, enfin ce qu'on prend dans les rets d'une dialectique c'est en fait, dans cette perspective, les répercussions d'un traumatisme.

Et, Lacan, au fond l'a dit, dans la même page que je citais tout à l'heure, à propos de l'énoncé du réel sous la forme d'une écriture, des nœuds ; l'énoncé du réel sous cette forme, dit-il, a la valeur d'un traumatisme.

Il le tempère, il l'explique, en parlant du forçage d'une nouvelle écriture.

Voilà qui donne à nos sages études un dramatisme dans lequel je ne compte pas vous installer. Je préfère vous installer dans la difficulté.

Précisément en visant, autant que je puisse le repérer, je le repère par rapport à moi bien entendu, je repère ce qui n'est pas passé dans la distance.

Et pour vous installer, nous installer dans la difficulté, je prendrai ce que j'ai fait ici photocopier, le dernier texte si bref, du recueil que j'ai confectionné des *Autres écrits*, que vous trouvez dans le livre pages 571 à 573.

Il m'est arrivé d'y venir rapidement quelquefois. Il est daté du 17 mai 1976 alors que le Séminaire du *Sinthome* est clôt le 11 mai. Il est donc écrit dans la suite immédiate de ce Séminaire et il mérite d'être lu de près.

Comme je ne vous l'ai pas annoncé vous n'avez pas ce texte sous les yeux, il va donc falloir que je vous le débite soigneusement. D'abord son début. J'abrège quand il faut ; je vous demande d'écouter comment raisonne la première phrase de ce texte.

C'est fait pour couper court et aller au centre de la question. J'ai l'intention d'être bref aujourd'hui. « Quand l'espace d'un lapsus, n'a plus aucune portée de sens [entre parenthèses] (ou interprétation), alors seulement on est sûr qu'on est dans l'inconscient ».

On peut croire que c'est connu puisque la valeur, les non-sens, est depuis toujours par Lacan soulignée, mise en fonction, néanmoins ce que

cette phrase très surprenante, si on la remarque de près, comporte, c'est la disjonction entre l'inconscient et l'interprétation.

Une exclusion entre ces deux fonctions, je dis *fonction* pour inconscient puisque dans le même texte Lacan parle en effet de la fonction inconsciente.

Une disjonction entre l'inconscient et l'interprétation.

Ça, c'est de nature à faire vaciller ce que nous croyons savoir de l'articulation de l'inconscient. C'est par exemple tout à l'envers de la thèse selon laquelle - thèse développée dans le Séminaire VI de Lacan, *Le désir et son interprétation* - thèse selon laquelle le désir - inconscient - c'est son interprétation.

Ici, au contraire, nous avons à placer une double barre qui indique la coupure, la déconnexion entre le signifiant du lapsus et le signifiant de l'interprétation.

Et, nous nous trouvons là atteindre, à son point, à sa jonction, d'un lien, du fameux  $S_1$  et du fameux  $S_2$ , qui sont de notre disance - signifiant premier, signifiant second - le minimum inscriptible de la chaîne signifiante et qui comporte, quand elle embraye, quand  $S_1$  embraye sur  $S_2$ , que le signifiant 1 représente le sujet pour l'autre signifiant, le  $S_2$ .

Or ce qui dans cette phrase peut être imperceptible, d'être placée en ouverture, pas en ouverture de ce texte mais en clôture du Séminaire sur Joyce, cette phrase comporte, si on aligne comme je le fais ici, que  $S_1$  ne représente rien. Vous n'avez pas un signifiant représentatif.

Ça, ça attaque ce qui est pour nous le principe même de l'opération psychanalytique, pour autant que la psychanalyse a son départ dans l'établissement minimal,  $S_1$ - $S_2$ , dans l'établissement du transfert.

Là,  $S_1$ - $S_2$  trouve une autre écriture, homologue. Lacan l'introduit dans sa « Proposition sur le psychanalyste de l'École » que vous trouvez page 248 des *Autres écrits*.

Là,  $S_1$  c'est, pour qu'on ne s'y

trompe pas, le signifiant du transfert, dans son lien à  $S_2$  qui est signifiant quelconque et Lacan inscrit pour le fixer une petite lettre  $q$  minuscule.

Et c'est traduire, en terme de signifiant la relation qui s'établit conditionnant l'opération analytique.

Et c'est de ce lien que se trouve produit en position de signifié, sous la barre que vous placerez en dessous du signifiant du transfert, pour y inscrire le sujet, le fameux sujet supposé savoir.

C'est le sujet qui résulte de ce que la connexion s'établit. Et alors, sur ce mode, que je disais de signifié, se trouve désormais présent le savoir supposé, l'ensemble faisant savoir des signifiants dans l'inconscient, dit Lacan.

Il faut que cet embrayage s'établisse d'un signifiant à l'autre pour qu'il en résulte un effet de sens, spécial, qui dit quelque chose là pour le coup à tout le monde et qui n'est pas une expression spécialisée, le sujet supposé savoir - tout le monde arrive peu ou prou à donner un sens à ça sans passer par la disance lacanienne - se trouve alors mobiliser comme nous disons, mobiliser des signifiants dans l'inconscient.

Au cours de l'analyse, ce sera ça, le statut de l'inconscient. Il prend son statut de cette position supposée et on sait que Freud, après tout jusqu'au bout, a conservé à l'inconscient le statut d'une hypothèse, en tout cas pas vérifiable par les moyens auxquels elle songeait à faire appel, les sciences de la nature.

Et c'est ainsi que le statut que nous reconnaissons à partir de là à l'inconscient, c'est un statut transférentiel. C'est ce qui m'a amené d'ailleurs à parler simplement d'inconscient transférentiel.

Et c'est ainsi que le transfert, loin d'être effet de l'inconscient prend dans tout ce qui est passé de Lacan dans la disance, prend au contraire une place, bien plutôt une place de cause.

C'est par le transfert qu'on rend présent, qu'on mobilise et qu'on lit l'inconscient. Quand Lacan articule le transfert à partir du sujet supposé savoir, il le lie très étroitement à

l'inconscient puisque on voit écrire dans son texte « Télévision », dans les *Autres écrits* page 543 : « Qu'une manifestation symptomatique de l'inconscient est comme tel rapport au sujet supposé savoir », ce qui permet de dire, dans cette optique, que l'inconscient freudien, c'est l'inconscient transférentiel et qu'il suppose le lien de  $S_1$  et  $S_2$ .

D'où au fond cette distinction qu'on peut faire pour s'y retrouver entre le sujet qui consiste dans le savoir des signifiants et le sujet supposé à ce savoir. Dans l'état de consistance où on a, pour reprendre le terme sartrien, un en-soi, et on pourrait imaginer que par le fait que le sujet vient à être supposé à ce savoir il a là le statut de pour-soi.

On va retrouver ce soi, on le retrouve précisément parce que cette mince phrase des débuts nie l'inconscient transférentiel. On est sûr qu'on est dans l'inconscient quand l'espace d'un lapsus n'a plus aucune portée de sens ou d'interprétation. Ça veut dire : on est sûr qu'on est dans l'inconscient quand il n'y a pas cette connexion transférentielle, opérée.

Et c'est ainsi que la deuxième phrase, plus brève, que Lacan ajoute à son ouverture c'est, ça fait très peu lacanien, il peut se le permettre, mais il faut encore, là, un forçage pour réussir à inclure ça, un bout de phrase qui porte sur le on est sûr, on le sait – virgule – soi – point.

Et qui est ce *soi*, ce *soi* qui sait que ça n'a ni queue ni tête, ni sens ni interprétation ? On a ici un *on* qui n'est pas comme Lacan a pu jouer avec celui de l'inconscient, on a un *on* qui est *soi*.

Eh bien ce que je relève, avec ce petit bout de phrase de Lacan, c'est que c'est un savoir du soi tout seul.

Ça ne se passe pas dans le fameux registre de l'intersubjectivité et pas même dans celui de l'intersignifiante entre  $S_1$  et  $S_2$ . S'installe dès le début cette étrange être coupé, qui est seul.

Ça se vérifie par la suite des textes, qui permet, même, de saisir ce que Lacan formule à sa manière entre les lignes. Mais il suffit, dit-il, que s'y fasse attention pour qu'on en sorte. Ah !

On voit bien qu'ici nous n'avons pas le *Je* ou le *moi* comme sujet du verbe, on a un *s'y fasse attention, fait attention s'y fasse*, pour qu'on en sorte, de l'inconscient.

Et voilà ce qui nous paraît une propriété psychologique, l'attention - *l'* - qui prend ici une valeur opposée à celle de l'inconscient dans lequel on est sûr d'y être, ce concept *soi tout seul*.

Alors qu'est-ce que c'est l'attention portée sur le lapsus, au-delà du savoir comme immédiat, que ça n'a pas de sens et que ça n'a pas d'interprétation ? Moi, je ne vois qu'une seule façon de saisir ce qu'il en est de cette attention, l'attention, c'est ce qui conditionne l'association. On associe à l'occasion à l'injonction de l'analyste, mais enfin où est-il ici, où est-il on ne le trouve pas, on ne le trouve que quand on se met à faire attention et à ce moment-là, en effet, alors il y a du sens et il y a de l'interprétation.

Mais ce qu'on a essayé de saisir dans l'espace d'un lapsus, c'est ce qui est d'avant, d'avant que la machine de l'attention qui fonctionne sur le pivot du sujet supposé savoir se mette en marche.

« Resterait - avec Lacan - que je dise une vérité. Ce n'est pas le cas, je rate, ce n'est pas le cas [deux points] je rate ». Et ce mot de *ratage* auquel j'ai pu faire un sort jadis, ici désigne ce qui s'obtient précisément par l'association, voire par la fameuse intervention interprétative de l'analyste.

Tout ça, du ratage, ça passe à côté de ce qui avait surgi l'espace d'un lapsus. Et pour bien marquer comme c'est là très mince, la minceur absolue, le fugitif, l'évasif, Lacan dans son texte tronque l'expression l'espace d'un lapsus, il dit *l'esp d'un laps* ; en fait ça n'est possible qu'avec le français, cette assonance et cette conquéson. C'est pour marquer comme est mince ce à quoi il s'attache pour dire que là on est sûr d'être dans l'inconscient.

Et il ajoute, là, comme (redite ?) qui fixe les choses, comme un exposé, comme thèse *Il n'y a pas de vérité qui, à passer par l'attention, ne mente*.

Et voilà : vous suivez le fil que je

dévide à partir de ces petits fragments ; voilà stigmatisée ou interrogée la vérité menteuse de l'association libre.

Nous sommes là dans une perspective où l'association libre, loin d'être la clé de la vérité, délivre une vérité fille de l'attention et par-là une vérité ratée. C'est le pivot, c'est ici on considère *l'Un tout seul* et il y en a. Il y a au moins deux allusions de Lacan dans ce texte qui trouvent à s'ordonner à partir de ce *tout seul*, ce troisième plus explicite.

Il dit, dans ces lignes initiales : « Pas d'amitié n'est là qui cet inconscient le supporte ». Pas d'amitié qui soit le support de l'inconscient.

Qu'est-ce que vient faire ici le mot *amitié* ? Ça désigne, c'est le nom après tout générique dont on pourrait désigner le lien de l'Un à l'Autre. Après tout, scander l'espace d'un lapsus, solliciter l'attention, ça pourrait passer pour un mouvement amical, d'aide, d'aide à l'association libre.

Et c'est là que l'amitié est par Lacan renvoyée et de même un peu plus loin dans le texte - vous ferez l'effort de le lire, ça vous permettra d'éviter de lire tout le reste, trois pages, un petit peu plus tard vous verriez Lacan se goberger, comme c'est bien connu mais ici ça prend une autre valeur, sur l'amour du prochain, qui est une autre figure du lien de l'Un à l'Autre.

Voilà des indications de Lacan qui montrent qu'il faut appeler ici, convoquer ici la fiction de *l'Un tout seul*. Nous disons fiction parce que nous sommes dans la distance lacanienne, psychanalytique.

Ce qui ne nous paraît pas fictif, c'est la situation analytique et pourquoi nous mettons la fiction ici. Mais de façon spécialement osée, en même temps que voilée par l'anecdote, on voit Lacan en effet faire venir le mot de solitaire, pour qualifier l'opération freudienne, celle de Freud.

Notons, dit-il – il y a un paragraphe entre que je ne commente pas – notons, dit-il, que la psychanalyse a, depuis qu'elle ex-siste, changé.

Là, c'est bien connu, nous avons suivi chez Freud les remaniements de

sa théorie, la première et la seconde topique et chez Lacan nous savons que les remaniements sont constants mais ce n'est pas de ça qu'il s'agit mais que la pression même de la profession, de son nom, son inscription sociale, tout ça, fait changer l'analyse. Mais ce qui est là visé, il faut avoir le toupet de l'écrire : la psychanalyse inventée par un solitaire.

Là, tout le monde sait aujourd'hui que Freud a tout fait par son transfert à Fliess. Eh bien la perspective que Lacan ici apporte efface le bon Fliess dont nous bénéficions maintenant d'une édition complète de leur correspondance en français, et qui existait en anglais depuis de nombreuses années et ça tombe très bien que le rappel que fait ici Lacan *Freud comme solitaire*.

C'est à ce titre qu'il le dit *théoricien incontestable de l'inconscient*. C'est une perspective bien sûr. Freud lui-même était, bien sûr qu'il faisait attention, et combien, à ces petits espaces de lapsus. Mais c'est à convoquer à un autre moment ici, il faut d'abord être saisi par cette nouvelle figure de Freud qui surgit d'un Freud tout seul.

Et d'ailleurs Lacan écarte ensuite ses disciples, *qui n'étaient disciples que du fait que lui, ne sût pas ce qu'il faisait* - inconscient si l'on veut.

Donc même les disciples sont renvoyés pour le laisser, le solitaire, dans son rapport à l'inconscient, dont on est sûr quand ça n'a pas de sens.

C'est de la même façon que Lacan peut dire que le réel serait peut-être sa réponse aux réactions symptomatiques, sa réaction ou sa réponse symptomatique à la découverte de Freud. Ça vaut pour lui tout seul, au point qu'il n'est pas sûr de réussir à communiquer, et, bien que déposé dans son Séminaire depuis de longues années et maintenant distribué sous forme de livres, il n'est pas sûr que ça ait été encore déplié.

C'est maintenant comme il dit une novation, que cette psychanalyse inventée par un solitaire se pratique maintenant en couple.

Voilà qui décoiffe, je veux dire qui fait sortir de ce qu'il y a de rodé dans la pratique, puisque ça paraît comme un fait, un fait numéro 2, qu'on se mette à deux pour opérer. Lacan fait sa place à ça en disant : *Soyons exact, le solitaire en a donné l'exemple.*

C'est là, voilà que j'en ris, du rapport solitaire à l'inconscient, le rapport solitaire est inattentif à l'inconscient, à la psychanalyse, en couple, opérant à partir du sujet supposé savoir, de la connexion minimale signifiante qui est ici défaite. C'est à ça, ne l'oublions pas, que Lacan s'abandonne à la fin de son laborieux Séminaire du *Sinthome*. Ça donne sa valeur au choix que Lacan fait ici entre parenthèses, en quelque sorte, enfin entre parenthèses elles y sont, quand il parle de Freud *théoricien incontestable de l'inconscient*, [entre parenthèses] (*qui n'est ce qu'on croit, je dis : l'inconscient, soit réel, qu'à m'en croire*). Voilà de quoi nous donner une petite lucarne sur ce dont il s'agit.

L'inconscient qui est ici dessiné, comme en filigrane, c'est l'inconscient comme réel, ça n'est pas l'inconscient comme transférentiel.

Voilà ce qui aimante Lacan à la fin de son Séminaire, c'est un autre mode, une autre perspective sur l'inconscient qui fait de l'inconscient du réel.

C'est en quelque sorte l'inconscient en tant qu'extérieur au sujet supposé savoir, extérieur à la machine signifiante qui produit du sens en veux-tu en voilà pour peu qu'on la laisse tourner selon ce qu'on se croit obligé de faire. Cet inconscient comme réel, on peut dire qu'il a ou qu'il est analogue, homologue, à ce que nous évoquions d'abord du traumatisme. En tout cas c'est certainement un inconscient non transférentiel qui est posé en effet comme limite. Et c'est pourtant ce réel que Lacan prend comme ce qui est le plus lui-même dans l'accueil réservé à la découverte de soi. Et puis, si on veut recoudre les morceaux que je disperse ici, notons qu'après tout dans la « Proposition sur le psychanalyste de l'École » où Lacan introduit le pivot du sujet supposé savoir comme condition de la psychanalyse, il prend soin de

noter que le sujet supposé savoir n'est pas réel. Et donc voilà où on peut jouer entre l'inconscient comme réel et puis l'opération qui le mue, si je puis dire, qui le dilue aussi bien, et qui est celle du sujet supposé savoir.

La fin du texte n'est pas quelconque. La fin du texte, ce texte si bref, appelle l'attention sur un mot qui a son poids, quotidien, une théorie qui est ici et qui est le mot d'urgence.

*Je signale que comme toujours les cas d'urgence m'empêtraient pendant que j'écrivais ça.* C'est donné comme un témoignage, si vous voulez. De quoi s'agit-il, ici, sinon d'un point de départ qui est comme antérieur à l'établissement du signifiant du transfert dans son rapport au signifiant quelconque ?

Ce que Lacan appelle l'urgence, c'est la modalité temporelle qui répond à l'advenue ou l'insertion d'un traumatisme. Et c'est ainsi que bien qu'il dit lui-même que les cartes de la situation analytique soient faites d'une rencontre, et ce qu'il désigne dans ce qu'on appelle la demande de l'analysant en puissance, il le désigne comme la requête d'une d'urgence.

À ce mot d'urgence est comme pour Lacan, au fond, le nom de ce qui apparaît de ce qui met en mouvement, la requête de l'analysant en puissance.

Et je m'apercevais que ce mot d'urgence vient aussi quand Lacan évoque la question de la formation analytique dans des termes avant, qui datent, d'avant cette « Proposition », dans un texte de 1966 qui est dans les *Écrits* et qui s'appelle « Du sujet enfin en question », qui est un texte qui fait partie des préliminaires à cette « Proposition » qu'il écrira l'année suivante, ce texte se termine, ce texte consacré à la notion de la psychanalyse didactique comme condition de la formation et Lacan opérant des remaniements sur sa conception, que ne prenons pas comme de hasard que nous retrouvions à la fin de ce texte, page 236 des *Écrits* encore l'évocation de l'urgence.

« Au moins, dit-il, au moins maintenant pouvons-nous nous

contenter de ce que tant qu'une trace durera de ce que nous avons instauré [c'est au moment où il boucle ses *Écrits*] il y a aura *du* psychanalyste à répondre à certaines urgences subjectives, [il ajoute] si *les* qualifier de l'article défini [les psychanalystes] était trop dire, ou bien encore trop désirer. » C'est pourquoi il ne dit pas : il y aura toujours des psychanalystes, il dira toujours *du* psychanalyste. Je laisse le point de côté pour accentuer que le mot d'urgence, là des urgences subjectives vient comme le colophon de ce texte, valider que il s'agit bien de la fonction psychanalytique et qu'elle a rapport essentiellement avant le début de l'analyse, elle a rapport avec l'urgence, c'est-à-dire avec l'émergence de ce qui fait trou, comme traumatisme.

Cette urgence, elle est aussi célébrée par Lacan dans son « Rapport de Rome » qui marque les débuts de son enseignement - vous trouverez la référence page 241 - et qui donne le relief que ce terme a pour Lacan et qu'il ne faut pas laisser perdre, nous ne le laissons pas perdre puisque nous créons précisément des dispositifs très insérés dans la société pour répondre même de façon minimale à l'urgence, pour traiter l'urgence. Je parle de ces centres de traitements qui se sont multipliés à partir de l'École de la Cause freudienne depuis quelque temps, le premier a été à Paris.

Voilà, ce sont des centres d'urgence, à prendre avec la dignité que Lacan apporte à ce terme. Et donc il en fait, il le fait miroiter ce terme dans son Rapport de Rome : « Rien de créé, dit-il, qui n'apparaisse dans l'urgence, rien dans l'urgence qui n'engendre son dépassement dans la parole. »

Et nous en avons comme l'illustration ici puisque cette urgence avec laquelle il faut faire la paire est précisément ce qui sollicite chez le requérant, chez celui qui fait la requête, c'est ce qui sollicite en lui pour lui le dépassement de la parole dans la perspective que je développais ici, ce dépassement dans la parole est aussi le ratage de la vérité menteuse.

Mais, là encore, ce petit rajout par

Lacan, page 241 : « Mais rien aussi qui n'y devienne contingent ». Là, voilà un terme déjà plus technique, on devra un peu articuler la suite de nos entretiens, c'est déjà marquer - comme Lacan s'est employé d'une façon logicienne - ce qu'il y a d'inéliminable dans la fonction de la hâte.

L'urgence c'est en quelque sorte, c'est la version déjà thérapeutique de la hâte. Il y a là dans tout ce qui touche à la vérité, toujours une précipitation logique et il suffit d'ajouter que c'est la précipitation aussi bien dans le mensonge que peut véhiculer la vérité à quoi on s'est rendu attentif.

Ça demande, certainement, une stratégie de la vérité qui est, comme l'évoque Lacan dans *D'un Autre à l'autre*, vous l'avez lu comme moi page 19, une stratégie de la vérité, qui est l'essence de la thérapeutique.

Et qui demande, lu du point où Lacan nous conduit, qui demande seulement à y ajouter que cette stratégie de la vérité doit faire sa place au mensonge qu'elle comporte.

Alors, je regarde ma montre parce que je ne voudrais pas m'avancer là mais vous lancer plutôt dans le rapport que je voudrais établir, pour un peu secouer la chose, pour la montrer, palpante, aller voir précisément en connexion avec ce que j'ai dessiné à partir d'une lecture minutieuse. Et encore je vous en ai donné que ce que je peux en communiquer, de cette page, aller voir, précisément la place du réel tel que Lacan débute son enseignement, la situe dans son commentaire de l'hallucination de l'Homme aux loups.

Quand je lis ce texte souvent simplement en rapport avec la *Question préliminaire à tout traitement possible de la psychose*, il s'agit d'un texte qui porte sur ce qui se retrouve, ce qui se retrouvant coupé de toute manifestation symbolique réapparaît, dit soigneusement Lacan, de façon erratique.

Eh bien c'est déjà ici, si vous suivez ces quelques pages, à partir de la page 386, quelques pages suivantes, c'est déjà la notion et qu'il a mise en

valeur dans la psychose, n'oublions pas que le texte de Lacan que l'espace du lapsus vient à la fin du Séminaire sur Joyce, ces manifestations erratiques de ce qui est coupé de la symbolisation, mais c'est déjà la figuration de ce que Lacan a appelé *le réel sans loi*, c'est-à-dire un réel disjoint du symbolique et on peut dire qu'il le surmonte.

C'est là que ces considérations débouchent, comme c'est explicite, dans ce dernier texte de Lacan, deux trois pages, débouchent sur le déplacement qu'il fait subir à cette épreuve cruciale qu'il a appelée la passe.

Et, pour le dire vite, il y a un malaise dans la passe, précisément dans l'institution, les institutions qui ont les premières voulues mettre en œuvre cette épreuve.

Eh bien je pense que c'est à partir du symptôme de Lacan, c'est à partir du réel que ce malaise dans la passe doit être à la fois situé et surmonté.

On continue la semaine prochaine.



## Orientation lacanienne III, 9.

Jacques-Alain Miller

Deuxième séance du *Cours*

(mercredi 22 novembre 2006)

### II

Vous êtes gentils de m'attendre.

C'est que je passe du temps en compagnie du texte de Lacan, et je diffère sans doute le moment de l'interpréter pour vous.

Donc j'ai, la dernière fois, évoqué le mot de disance et puis aussitôt après je vous ai mis, pour ce début d'année, et en tenant compte du fait qu'il y a tout de même parmi vous des étudiants, pas seulement des psychanalystes, je vous ai mis à cette lecture minutieuse et même microscopique, d'un écrit de Lacan en vous donnant des références assez précises pour que vous-même puissiez y aller voir.

C'est là ce qui nous sauve, nous sauvera, de la disance, je le dis: la lecture et lecture à la lettre.

La lecture à la lettre, c'est l'opposé de la disance. C'est l'opposé de la disance quand le texte dont il s'agit est composé sans automatisme: c'est lorsque le texte témoigne d'une pensée, d'une pensée réitérée et renouvelante, des notions qui y sont agitées.

À la pointe d'un tel texte, il n'y a pas de sens préalable. Il faut s'y remettre à chaque fois, à nouveau frais, parce que c'est écrit comme ça.

Oh! Ça vaut à la pointe mais c'est

par cette pointe que c'est précieux.

Un texte qui est écrit par automatisme, on peut dire que ça roule, tandis que, s'agissant de cela, précisément ça ne roule pas du tout, ça achoppe.

Et constatons que Lacan a constamment procédé ainsi, par la lecture de Freud, par un commentaire littéral, au point que ses dix premiers Séminaires et d'ailleurs également les deux antérieurs qui ne font pas partie de la série publiable, chacun de ces Séminaires prenait son départ d'un écrit de Freud dont il avait le souci d'accompagner la lecture.

Alors sans doute Lacan a mis en œuvre, dans cette lecture, tout un appareil qui n'est pas freudien. La distinction à laquelle il faut se former d'emblée quand on lit Lacan, la distinction de l'imaginaire, du symbolique et du réel, cette distinction n'est pas freudienne. Elle se montre appropriée à reclasser les notions freudiennes ou à les travailler, mais enfin, ça n'est pas dans la lettre du texte.

Il en va de même du schéma dont Lacan s'est aidé d'emblée, sous des formes de plus en plus élaborées, le schéma de la communication depuis les considérations sur la relation de la question et de la réponse, jusqu'aux reconstructions beaucoup plus élaborées de son graphe, grand graphe du désir.

Et puis, Lacan se fait aider de Saussure, de Jakobson, sur les traces de Lévi-Strauss, et il y a là autant de constructions, autant de références qui sont absentes chez Freud.

Et de même, pour le dire très simplement, l'accent porté d'emblée sur la parole et le langage éclaire Freud mais il ne s'y trouve pas.

Et pourtant, en dépit de tout cet appareil importé, d'ailleurs, Lacan prend appui constant sur le texte freudien, qui a pour lui la fonction d'un véritable texte source.

C'est une méthode à quoi on peut se fier et ce que je vous ai dit la dernière fois tenait essentiellement à ce très mince support, prélevé dans une incise

du texte de Lacan qui commence par l'esp d'un laps, cette incise où on trouve, à condition de détordre un peu la phrase : *l'inconscient est réel*.

Ça, c'est lire Lacan à la lettre, sans arrêter sa pensée à ce que Lacan a dit bien plus souvent et bien plus longuement tout autre chose.

À la lettre, cette proposition *l'inconscient est réel* mérite d'être méditée et d'autant plus que cette proposition ne va nullement de soi.

J'ai signalé que ce texte était écrit peu de jours après la conclusion du Séminaire du *Sinthome*, mais dans le Séminaire du *Sinthome*, vous ne trouvez pas *l'inconscient est réel*. Vous trouvez même, à sa pointe, bien plutôt *l'inconscient est symbolique*. Là, l'écriture a décalé d'un cran la place de l'inconscient.

Eh bien, quand on achoppe sur trois mots de Lacan, dans un texte, il vaut la peine de remettre ce qu'on savait déjà en question.

Je peux, pour procéder ainsi, m'autoriser, comme disait Lacan, m'autoriser de Lacan lui-même, comme vous l'avez vu si vous êtes allé consulter le texte par lequel, en 1966, il introduit les deux morceaux qu'il prélève sur son Séminaire consacré au commentaire du texte « *La Verneinung* », de Freud.

Quand il revient plusieurs années après, une dizaine, sur ce qu'il faisait alors, il indique : ce qui nous protège, que le privilège donné à la lettre de Freud n'a rien chez nous de superstitieux.

On trouve bien plutôt cette superstition chez ceux qui ne lisent pas Freud mais s'en autorisent sans se coltiner les méandres de sa lettre. On peut, évidemment, de Freud faire un usage de routine, de Lacan aussi, cet usage de routine ça veut dire faire verser ce dont il s'agit dans la disance.

Pour ma part, j'adopte le principe que Lacan formule à ce propos, selon lequel tout texte, qu'il se propose comme sacré ou profane, voit sa littéralité croître en prévalence de ce qu'il implique proprement d'affrontements à la vérité. Plus un

texte donc s'affronte à la vérité et plus son caractère littéral s'accroît. Ça ne permet pas la lecture de survol.

Lacan en propose une raison de structure qui est freudienne et qu'il énonce ainsi : « La vérité de l'inconscient [c'est de lui, je simplifie la phrase] est tributaire de la lettre du langage. Tributaire de ce que nous appelons le signifiant. »

Je note en passant qu'on trouve là une équivalence entre la lettre et le signifiant qui a sans doute sa fonction dans cet écrit mais qui n'est pas précisément ce que comporte aussi bien le commentaire de Lacan sur « la Lettre volée » que son « Instance de la lettre ».

La vérité de l'inconscient !

Est-ce que c'est là une formule qui puisse nous guider dans l'expérience analytique et sur le fond de cette énigme que propose Lacan avec *l'inconscient est réel* ?

Est-ce que l'inconscient est du côté de la vérité, du côté du vrai, ou est-ce qu'il est du côté du réel ? Ça n'est pas une alternative, j'ai déjà essayé d'indiquer la dernière fois qu'il y a inconscient et inconscient et que précisément faire surgir *l'inconscient est réel* nous incite à en distinguer l'inconscient comme transférentiel.

Associer ces deux termes de vérité et d'inconscient, le lapsus ou l'acte manqué le permet, c'est ainsi que c'est pris, question de fait, depuis Freud.

Lapsus ou acte manqué sont pris comme un vœu d'une vérité. Mais si on resserre un petit peu les choses, on peut dire peut-être pas plus que ça, que quand un lapsus se produit, c'est par ça que Lacan débute son texte, que je disais décoiffant, quand un lapsus se produit, il s'ensuit, dans l'expérience analytique mais au-delà aussi bien désormais, il s'ensuit un effet de vérité.

Le terme d'effet, ici, amenuise le terme de vérité : un effet de vérité, pas plus. C'est un effet qui est multiple, un effet de vérité chasse l'autre, et c'est à l'occasion quand ça prévaut, cette émotion de renouveau, de renouvellement que procure l'épreuve d'une séance analytique, l'effet de

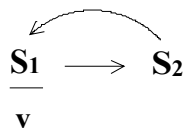
vérité passé le cède en séduction à l'effet de vérité à venir et donc la vérité saisie par son effet est changeante, est variable.

Lacan avait accolé ces deux mots pour créer le néologisme de *varité*, qui condense au mieux ce qui fait le mouvement du frayage de Lacan sur plusieurs dizaines d'années dans le sens d'une dépréciation de la vérité. Mais qui est déjà là, si l'on veut, impliqué, à développer dans le terme de *effet de vérité*.

Ça comporte qu'en définitive la vérité en tant que varité n'est qu'un semblant au regard de ce qui est réel. Et on peut même dire que ce terme de réel, qui court tout du long de l'enseignement de Lacan et de ses textes, porteur d'une énigme qui ne vient à se lever qu'à la pointe de son enseignement, le terme de réel est en quelque sorte appelé de façon toujours plus insistante par la semblantisation, si je puis dire, de la vérité.

C'est ce que dans la suite de son texte l'esp d'un laps Lacan formulera dans son Séminaire *Le vrai est à la dérive quand il s'agit de réel*.

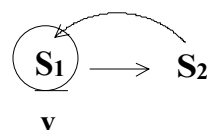
On peut dire aussi bien que ce phénomène de dérive tient à ceci qu'on n'accède à la vérité que par le savoir. C'est ce que comporte l'écriture la plus simple qu'on puisse donner de l'effet de vérité, en utilisant l'armature minimale que vous connaissez, que j'ai ... la dernière fois,  $S_1 S_2$ , c'est en retour de l'articulation à  $S_2$  que surgit, que nous allons écrire d'un petit  $v$  pour l'effet de vérité.



Au fond, on peut ici donner à  $S_2$  son sens de savoir, étant entendu que dès lors qu'il s'inscrit, c'est cet appareil qui est le savoir. Et qu'il n'y a pas en cela, au moins sur le fondement du champ du langage, il n'y a pas de rapport direct à la vérité, il y a un rapport

médiatisé par le savoir, et c'est de la vérité ne s'atteint que des effets.

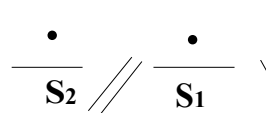
Le texte que j'ai mis en exergue cette année, « l'esp d'un laps », abstrait de cet appareil ce qui prend ici la valeur « S indice 1 », tout seul, sans effet de vérité.



C'est ce que Lacan est conduit - comment dire - à vouloir penser.

Ce dont il s'agit avec le signifiant, si on lui garde cette valeur, il ne peut pas seulement indiquer une place, c'est ce dont il s'agit quand il n'y a pas de portée de sens ou d'interprétation, quand ce  $S_1$  est désarticulé.

C'est d'ailleurs peut-être aussi bien ce qui est donné comme de produit du discours analytique, dans le schéma du discours, je l'indique ici de  $S_1$  à la place du produit et comme c'est écrit dans ce discours, disjoint de  $S_2$ , disjoint d'un savoir qui, ici, n'a pas de valeur de réel, mais seulement valeur de vérité, valeur positionnelle de vérité.



Ici, ce que Lacan introduit comme soupçon, c'est qu'il se pourrait que le vrai ne dépende que de la croyance dans, ici, une articulation. Et, à partir de son Séminaire du *Sinthome* et surtout de la leçon qu'il en tire dans ce texte, en quelque sorte ultime de l'esp d'un laps, il essaye de débarrasser la psychanalyse de la croyance, et précisément de la croyance au vrai, opérée par l'effet de vérité, n'implique pas, mais on peut démontrer ... plutôt le contraire, loin d'impliquer de croire au vrai, il devrait en libérer.

La croyance au vrai est après tout ce qu'il y a de commun entre psychanalyse et religion, enfin la religion qui se dit la vraie religion, et le mouvement qui habite Lacan et dont il n'a pas - il le dit lui-même - toutes les clés, ce mouvement est de pousser en quelque sorte la psychanalyse hors d'elle-même, l'obliger à considérer son opération d'une autre perspective que celle du vrai.

Cette perspective est celle, ce n'est qu'un mot, du réel. Alors cet esp d'un laps n'est tout de même pas un aérolythe dans la réflexion de Lacan.

On peut dire que l'esp d'un laps radicalise le célèbre début de l'écrit de Lacan qui s'intitule « Télévision » ; je dis célèbre puisque même au moment de son décès son éditeur avait fait les frais d'une page entière du journal *Le Monde* où ce début était reproduit : sans doute ce qui a été de Lacan le plus diffusé.

Ce célèbre début prend les choses, encore, par l'embarras : on n'arrive pas à dire toute la vérité. Vous connaissez la suite : « La dire toute, c'est impossible, matériellement : les mots y manquent. C'est même par cet impossible que la vérité tient au réel. »

En quelque sorte on peut écrire : entre le vrai et le réel, il y a l'impossible qui fait à la fois une limite, mais connexion, une rencontre en quelque sorte. Du côté de la parole, on rencontre le réel sous les espèces de l'impossible à dire.

vrai  $\diamond$  réel  
impossible

Si on formule ainsi, on s'aperçoit que, de toujours, Lacan a ordonné le dire à un impossible à dire. Jamais la fonction de la parole et le champ du langage ne délivre pour lui, une totalité.

Et donc on peut suivre dans la réflexion de Lacan la position et les transformations de l'impossible à dire. Par exemple à la fin de son écrit de la « Direction de la cure » - allez voir page 641 - où Lacan donne l'exemple à propos d'un cas freudien, d'un rêve

d'une patiente de Freud, donne l'exemple de ce que veut dire prendre le désir à la lettre. Il précise, concernant l'opération analytique, que par la liberté qu'elle offre à l'analysant par rapport aux inhibitions et aux convenances, le sujet est-il dirigé, canalisé vers l'aveu du désir, et il pose en même temps que cet aveu ne s'accomplit jamais, qu'il y a une résistance fondamentale à l'aveu parce qu'en dernière analyse, il y a incompatibilité du désir avec la parole.

Eh bien sous cette forme, qui n'est pas la forme développée que nous trouvons dans l'esp d'un laps, sous cette forme, nous avons déjà le même impossible à dire qui est là à luire, si je puis dire.

Et on trouve aussi cette même notation, moins claire que ça n'est dans l'esp d'un laps. Je vous tente en disant qu'il y a une mine dans ce petit texte de trois pages, et qu'il est difficile mais en définitive il est aussi l'éclair qui fait saisir le cheminement plus embarrassé de Lacan sur la question.

Par exemple dans le texte auquel je faisais allusion tout à l'heure, qui précède les commentaires sur la *Verneinung*, ce texte de 1966 qui s'appelle « D'un dessein » - (e-i-n), i écrit : « L'effet de vérité qui se livre dans l'inconscient culmine dans un voilé irréductible où il voit la marque de la primauté du signifiant. »

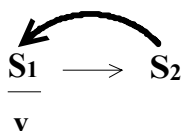
La vérité et le voile. Ici, vérité, sens, interprétation, apparaissent toujours en déficit par rapport à un au-delà, ce qui n'empêche pas que Lacan donne dans ce texte ce qu'il y a de plus proche des principes de l'interprétation qu'il se refusait à aligner dans sa « Direction de la cure », il le dit explicitement, mais qui, à propos de la lecture, font surface.

Trois principes de l'interprétation : le principe, principe que je dirais de l'éclair - deuxièmement : l'énigme et le résidu - troisièmement : l'étonnement. Voilà comment il recommande de lire Freud : se laisser conduire par la lettre jusqu'à l'éclair qu'elle nécessite.

Là, nous avons l'indication d'une position de lecture qui est pour le dire le plus simplement une certaine

passivité : constituer le texte comme le maître de sa propre lecture.

Se laisser conduire par la lettre, ça suppose une articulation et voici l'indication de l'éclair rétroactif qui se trouve nécessité par l'articulation elle-même : une interprétation qui obéit à cet appareil.



Et il y a nécessité pour autant qu'il y a nécessité d'articulation.

C'est évidemment ce point là que Lacan attaque à la fin. L'esp d'un laps suppose que, précisément, il y a une coupure de l'articulation et de l'articulation, à l'autre signifiant, cette articulation ne peut pas avoir un autre statut que celui de semblant.

Mais, dans ce principe, quand il y a interprétation, on doit supposer que la nécessité de l'articulation se transfère à la nécessité de l'éclair qui alors donne sens, interprète le texte, avec la recommandation de ne pas donner d'avance rendez-vous à la vérité, c'est-à-dire de supporter de ne pas savoir, de mettre en suspens le savoir préalable qui peut avoir été acquit, de la même façon que Freud le recommande à propos de tout cas nouveau : ne jamais donner d'avance rendez-vous.

Deuxièmement l'énigme et le résidu. Lacan recommande ne pas reculer devant le résidu, retrouvé à la fin de son départ d'énigme. Le départ d'énigme du texte.

C'est dire déjà qu'une interprétation, si c'est une solution, c'est une solution qui n'est pas-toute, et que ce qui au départ fait énigme, d'un texte, de ce genre de texte, comme je le disais au début, ce qui fait énigme n'est pas dissipé par la lecture lacanienne. L'énigme est au contraire comme concentrée dans un résidu.

D'où la troisième recommandation : de ne pas se tenir quitte au terme de la

démarche - au terme de la démarche de lecture - ne pas se tenir quitte de l'étonnement par quoi on y a fait entrer. On est entré dans l'étonnement, cet étonnement par l'articulation l'éclaire, le travail, l'étonnement s'apaise, ça n'est pas pour autant que le premier temps qu'était celui de l'étonnement cesse de compter.

Au fond l'étonnement c'est tout de même le vrai instant de voir de ce temps. Et il ne faut pas que le moment de conclure, que c'est ça, efface ce qu'il il y a - alors disons avec le terme de la dernière fois - ce qu'il y a de traumatisme dans le premier instant de voir.

Alors voyons maintenant ce texte que j'indiquais la dernière fois où nous trouvons actif déjà au début de l'enseignement de Lacan, ce terme de réel qui paraît encore chargé d'énigme pour nous.

Je vous ai dirigé vers le second texte sur la *Verneinung*, la réponse au commentaire du philosophe Jean Hyppolite, qui vient après l'introduction à ce commentaire et le commentaire même du philosophe qui est donné en appendice des *Écrits*.

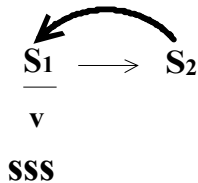
Lacan, déjà à l'époque, en 1954, vante comme tel, distingue la discipline du commentaire qu'appelle le texte de Freud en évoquant la richesse jamais épuisée des significations du texte.

C'est prendre la question par le surplus du signifié sur le signifiant. Il y a des échos, il y a des résonances et elles peuvent aller à l'infini ou être reprises inlassablement.

Donc c'est un abord par le surplus où on peut déjà voir néanmoins en filigrane que ce surplus s'inverse, ce surplus par rapport au signifiant, ce surplus disons de signification et de sens par rapport au signifiant, s'inverse en défaut par rapport au réel.

De même, on relira autrement les formules de Lacan en les voyant en jour rasant à partir de l'esp d'un laps, quand il dit du texte freudien que c'est une parole véritable, une parole qui a valeur de transfert. Bien entendu ça trouve à s'ordonner dans cet appareil.

L'effet de vérité qui est là en situation, c'est le sujet supposé savoir, puisque Lacan développera après l'avoir déjà posé comme le sujet supposé savoir.



Ici, c'est le texte qui fait fonction de sujet supposé savoir et à partir de là, tout ce qui est dit nous touche comme transférentiel.

Ça résonnera autrement pour vous maintenant, l'ajout que Lacan fait ; bien entendu ceci suppose qu'on l'interprète. En effet le texte a valeur de transfert à partir du moment où il a portée de sens et d'interprétation, ce qui est précisément ce que Lacan écarte dès le début de son texte de l'esp d'un laps.

De la même façon, l'horizon de Lacan au début de son enseignement et ça se répercute ici, l'horizon, c'est ce qu'il appelait par une première approximation, qui a durée quand même dans son enseignement, la parole pleine. Cet horizon de la parole pleine, c'est l'utopie d'une parole qui se définirait - je le cite - par son identité à ce dont elle parle.

C'est bien d'avoir pris ce point de départ que Lacan par la suite a mis au contraire à l'horizon de la parole : l'impossible à dire, l'impossible à ce qu'il y ait une parole qui soit identique ce dont elle parle, sauf à proscrire toute portée de sens et d'interprétation et sommes-nous encore là dans la fonction de la parole qui est communication de 1 à 2, et c'est là que Lacan donnera ce néologisme qu'il m'est déjà arrivé de le commenter, de ponctuer et commenter, écrit ainsi *l'apparole*, qui est la parole, la fonction de la parole vue du côté du réel.

### **l'apparole**

Alors, prenons maintenant l'exemple

qui est celui que Lacan choisit, on peut dire au-delà de la *Verneinung*, un exemple qu'il choisit dans la fonction de l'hallucination.

Il évoque, alors il sera beaucoup plus précis sur l'hallucination dans son texte « D'une question préliminaire à tout traitement de la psychose », qui est fait pour l'essentiel d'un commentaire de Schreber, mais qui commence, ce texte, par une articulation sur l'hallucination qui est plus complexe que celle que nous trouvons ici, mais celle-ci justement fait mieux saillir les ressorts de cette notion de réel.

Donc ici, Lacan se tient quitte en un paragraphe de la théorisation de l'hallucination comme phénomène de conscience. Il indique que ça n'est pas à partir de l'intentionnalité du sujet qu'on peut traiter le phénomène qu'il va chercher dans le cas de l'Homme aux loups.

Alors déjà notons que ça raisonnera d'une autre façon pour nous, que son étude de l'hallucination, il prend soin de préciser qu'elle porte sur l'hallucination en tant qu'elle se différencie radicalement du phénomène interprétatif.

Là, ce schéma qui est celui de l'interprétation, il vaut aussi bien pour l'interprétation de la lecture, l'interprétation analytique et l'interprétation délirante. Et c'est même vers ça que Lacan glisse quand il est conduit à penser hors de la portée d'interprétation. Mais, précisément, en étudiant, ce qu'il cherche dans l'hallucination, c'est un fonctionnement qui se différencie radicalement du mécanisme de l'articulation et de l'effet de vérité ou de l'effet d'interprétation.

Donc on peut dire que déjà cette saisie du phénomène de l'hallucination est faite pour diriger vers l'autre pôle, qui est celui du réel.

Un mot revient trois fois dans son étude, sous forme adverbiale ou adjectivale, ça vient d'abord comme l'hallucination erratique. C'est un mot que j'ai pu dire déjà la dernière fois et ce qu'il retient ici et ce qu'il isole avec insistance, pour le retraduire, c'est l'émergence de l'hallucination comme

sans loi.

C'est ainsi qu'on peut gloser au plus simple l'erratique.

Et, en particulier, il vante l'exactitude, la précision de Freud d'avoir repéré qu'il y a ici un phénomène qui n'obéit pas à la loi, qui veut que le refoulement comporte retour du refoulé. Le refoulement obéit à une loi, qui est la loi du retour du refoulé.

Ce dont le sujet ne peut pas parler, ici, il le crie, dit Lacan, par tous les pores de son être et c'est ce qui guidera l'interprétation analytique du refoulé, d'en retrouver les traces dans les distorsions du texte conscient ou encore dans ce qui pourra être déchiffré des contorsions du corps. C'est de s'attacher au texte de Freud dans sa littéralité que Lacan peut s'apercevoir, faire que tout le monde s'aperçoive, que Freud distingue un autre mécanisme inconscient que celui du refoulement. Le mot y est, celui de *Verwerfung*, que Lacan traduit à l'époque par *retranchement* et auquel il donnera court plus tard, dans le discours analytique, par la traduction de forclusion.

Il vise là, précisément sous les espèces d'un mécanisme, ce vocabulaire vaut ce qu'il vaut, une abolition symbolique, une absence dans le signifiant qui porte dans le cas de l'Homme aux loups, selon Freud, sur la castration qui n'aurait pas d'existence pour lui dans la mesure où il resterait fixé à un stade antérieur au stade génital. Et donc il y aurait là, pour Freud, un élément inexistant dans la mesure où pour lui, tel que le traduit Lacan, le symbolique est une condition d'existence dans la réalité.

Donc un terme qui, au regard du symbolique, n'existe pas, et je vous ferai remarquer en court-circuit que si vous allez voir le *Sinthome*, bien loin dans l'enseignement de Lacan, le *Sinthome* page 134, vous trouverez une notation très rapide sur la place du réel, que Lacan relie à la place de l'Autre de l'Autre qui n'existe pas, et il dit, concernant cette place du réel : « il n'y a ici aucun ordre d'existence. »

Eh bien cette proposition, là est en quelque sorte préformée dans ce texte des *Écrits*, qui explicite que le symbolique est une condition d'existence pour la réalité. Et dès lors, ce qui n'est pas inscrit dans le symbolique in-existe.

Lacan dit dans le *Sinthome* : le réel est en suspens d'ex-sistence. La symbolisation, c'est la condition pour qu'il y ait de l'existence, pour que quelque chose vienne à être pour le sujet.

Néanmoins, s'il n'y a pas de retour comme dans le cas du refoulé, s'il n'y a pas de loi du retour, si je puis dire, quand il s'agit du forclos et non du refoulé, le forclos est tout de même agité d'un mouvement. Il advient quelque chose de ce qui est forclos pour le sujet. Mais ça n'advient pas sous les formes du retour du refoulé. Et c'est ce que Lacan cerne dans le phénomène. Précisément, s'il y a un retour, dit-il, très précisément, ça n'est pas dans l'histoire mais c'est dans le réel. Ce n'est pas dans l'histoire en tant que l'histoire est le lieu où le refoulé vient réapparaître, mais c'est dans le réel comme domaine de ce qui subsiste hors de la symbolisation.

Et ici, donc, nous trouvons déjà en 54 cette opposition - je vous lâcherai à peu près là-dessus - donc soulignons-là, cette opposition entre l'histoire et le réel, qui est une disjonction capitale dans le petit texte de l'esp d'un laps.

C'est précisément parce que, dans ce petit texte Lacan, par une contorsion invraisemblable, sensationnelle, essaye de penser la psychanalyse à partir du réel, que l'histoire, du même coup, tombe au rang de phénomène d'interprétation, si je puis dire.

Précisément parce que ce texte se règle sur le réel, corrélativement Lacan met dans ce texte en question le concept même d'histoire, qui montre que le concept même d'histoire demande l'articulation  $S_1 S_2$ .

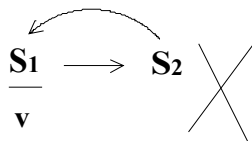
L'histoire demande le rapport à l'Autre. Et c'est pourquoi, dans ce texte minuscule, il écrit histoire avec les lettres de l'hystérie.

## hystoire

L'hystérie c'est, en l'occurrence, le nom de l'articulation de l'un à l'Autre, c'est la structure subjective qui répond précisément à cette articulation. C'est, disons, au niveau de l'hystoire avec un y que l'inconscient est discours de l'Autre.

Alors, sans doute le texte l'esp d'un laps a déjà eu des conséquences en quelque sorte dépréciatives sur la passe dans la mesure où il indique qu'il y a une dimension de semblant dans cette épreuve. Mais, on a tort d'y lire une dépréciation dans la mesure où c'est l'analyse elle-même qui est une hystorisation avec un y, que c'est une hystérisation pour l'Autre transférentiel qui abouti et qui culmine dans le discours mis en forme pour l'Autre.

Alors, au retour du refoulé qui est toujours un retour, si je puis dire, légal, même s'il est déplacé, par rapport à cela le forçlos, lui, apparaît dans une autre dimension, dans le réel et il apparaît erratiquement, comme le note Lacan dans des relations de résistance sans transfert. Une résistance qui n'obéit pas au schéma élémentaire que j'ai mis au tableau, la notation sans transfert est ici, ça n'est pas pour l'Autre.



Et on en trouve en quelque sorte que le réel n'attend rien de la parole, on en trouve comme la marque dans l'épisode que Lacan reproduit de l'hallucination de l'Homme aux loups, dans la mesure où, bien qu'il y soit avec sa nounou chérie, avec la bonne, Nania, il n'éprouve pas le besoin de lui en parler.

Dans ce très mince silence, Lacan, précisément, isole le réel qui, lui, n'est pas pris dans le mécanisme du

discours à l'Autre et du transfert.

Alors, je ne vais pas reprendre ici, à cette heure-ci, le récit que vous trouvez page 389, de la mutilation hallucinatoire du sujet. Vous verrez qu'il se trouve indiqué qu'il est bien coupé du rapport à l'Autre, c'est en quelque sorte pour tout seul et pour le sujet tout seul, pour son soi, il le sait, soi, comme dans le texte et vous suivrez les précisions qui sont données des effets temporels qui accompagnent l'émergence du phénomène et vous verrez aussi, peut-être à votre surprise, comme à la mienne, c'est pour ça que je fais confiance à la votre, que les deux termes qui sont dans ce texte ancien amené par Lacan, de *remémoration* et *réminiscence*, sont singulièrement deux termes qui figurent dans le chapitre du *Sinthome*, que j'ai déjà cité, où Lacan resitue le réel comme son sinthome.

Ça se passe entre, que ce soit en 1954 ou en 1976, ça passe par remémoration et réminiscence.

Cette opposition des deux termes, qui est invariable entre ces deux textes, est également, un autre élément invariable c'est que exactement comme il en est question dans l'hallucination, le réel est situé comme conditionnant la réalité.

Voilà au moins, ici, est-ce un phénomène de remémoration chez Lacan à travers les années, est-ce réminiscence, c'est plutôt un fait de structure qui nous indique comment, à partir de cet éclair nous pouvons faire saillir des effets de vérité encore inédits dans l'enseignement de Lacan.

Voilà. À la semaine prochaine.

Fin du Cours 2 de Jacques-Alain  
Miller du 22 novembre 2006



## Orientation lacanienne III, 9.

Jacques-Alain Miller

Troisième séance du *Cours*

(mercredi 29 novembre 2006)

### III

Alors j'ai donc fait quelque chose de très simple, pour commencer cette année, j'ai superposé deux écrits de Lacan. Cet écrit, en quelque sorte ultime, la « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* » des Quatre concepts, que j'appelle plus familièrement par son commencement « L'esp d'un laps », j'ai superposé cet écrit à la « Réponse au commentaire de Jean Hyppolite sur la *Verneinung* de Freud » qui est un des premiers écrits de Lacan, qui figurait d'ailleurs dans le Numéro 1 un de la revue *La psychanalyse* où paraissait aussi le texte écrit de son rapport de Rome « Fonction et champ de la parole et du langage. »

Et je suis les conséquences de cette superposition, qui s'impose, je l'espère, au fur et à mesure que je poursuis ce commentaire, et qui nous éclaire sur le biais par lequel Lacan a commencé d'enseigner aussi bien que sur les perspectives qu'il a tracées lorsque cet enseignement s'est interrompu, pour cause de décès. Il s'est interrompu une année avant que le docteur ne disparaisse.

De ce que je vous ai exposé la dernière fois, je retiens pour commencer aujourd'hui ce couple d'opposition qui n'est point encore paru, me semble-t-il : l'opposition de l'histoire

et du réel.

## **l'histoire et le réel**

Ce couple, je l'ai retrouvé en fonction aussi bien dans un écrit que dans l'autre, à travers le temps.

Ce qu'ajoute le dernier de ces textes, le texte ultime, c'est que, au regard du réel, l'histoire est hystoire – ça ne s'entend pas cette substitution du *y* au *i*, est hystoire c'est-à-dire hystérie.

## **l'histoire et le réel**

### **hystoire**

### **hystérie**

C'est un court-circuit, mais enfin qui s'autorise de ce que vous trouvez énoncé dans « L'esp d'un laps » où on trouve cette équivalence, fait d'hystoire – (fait, f-a-i-t ; d'hystoire avec un *y*) – autant dire d'hystérie.

Donc hystoire avec un *i*, hystoire avec un *y*, hystérie, sont bien mis en série.

Ça n'est pas un mot d'esprit sans portée puisque qu'il faut lui donner toute sa portée, pour autant que l'hystérie est une structure psychopathologique où se montre de la façon la plus pure l'incidence sur le sujet de l'Autre, l'incidence de son discours, l'incidence du discours de l'Autre sur le sujet, voire l'incidence du désir de l'Autre.

Cela nous porte à ce qui a été le biais par lequel Lacan a abordé son enseignement de Freud, à savoir cette définition de l'inconscient comme étant le discours de l'Autre.

Je dirais, pour marquer cette borne, que la théorie de l'inconscient du premier Lacan est pensée à partir de l'hystérie, et par là-même à partir de l'histoire. Il suffit à l'étudiant - il y en a parmi vous et il faut que je pense à eux aussi - il suffit à l'étudiant d'ouvrir le rapport sur « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse » pour s'apercevoir que la première partie

de ce texte, qui en compte trois, signalées comme telles, la première partie prend son départ d'une réflexion sur l'histoire.

Lorsque Lacan paraît et fait comprendre la façon dont il attrape l'inconscient de Freud, c'est à partir d'une réflexion sur la discipline de l'histoire, qui, d'ailleurs, à l'époque, au début des années 50, fait parler d'elle.

C'est l'époque d'un renouveau des études historiques, trompé par ce qu'on appelle l'École des Annales et même si les références n'y sont pas, ça renvoie à cette architecture nouvelle, donnée à la discipline de l'histoire, par Braudel, Fernand Braudel, qui montre le caractère relatif, arbitraire au sens où Saussure parle de l'arbitraire du signe, du découpage de l'histoire, ou de sa vitesse.

Braudel est celui qui distingue, dans l'histoire, les phénomènes de longue durée, de durée moyenne et la surface de l'histoire en quelque sorte immédiate et qui a ainsi, en effet, creusé le continent histoire, qui a, par-là, certainement sophistiqué l'abord de l'histoire.

Cette école, avant tout française, a eu ses répercussions dans le monde de la recherche au point que l'histoire a pu, à l'époque, paraître comme une discipline phare, si mon souvenir est bon, quand des années plus tard Michel Foucault écrivait son archéologie du discours, lui-même au départ se recommandait de cette mise en place différentielle, à vitesse distincte, du processus historique.

Lacan, ça n'est pas l'histoire qu'il a prise comme science phare, c'est la linguistique, en ce temps-là. Il n'empêche que la densité du mot *histoire* est encore extrême au départ de sa réflexion, et c'est ensuite qu'elle s'efface, que le nom ne revient plus mais ça ne fait que, à nos yeux, faire saillir davantage le poids qu'il avait pu lui donner.

Mais ce poids, marquons-le d'une formule qui n'a rien d'excessif, l'inconscient - cet inconscient de départ de Lacan – l'inconscient est histoire.

Vous en avez le témoignage par

exemple en vous reportant à la page 261 des *Écrits* où Lacan formule que ce que nous apprenons au sujet à reconnaître comme son inconscient, c'est son histoire.

Il y a là évidemment quelque chose qui trouble l'approche pour nous, c'est qu'on serait bien en peine de trouver par la suite chez Lacan l'idée que l'analyste apprend quelque chose à l'analysant. Bien au contraire, c'est l'analysant qui s'apprend dans sa tâche même.

Mais laissons ça de côté pour souligner que s'il est question de reconnaissance de l'histoire par le sujet, c'est qu'elle peut ne pas être reconnue. Et c'est ce non-reconnu qui vaudrait comme son inconscient.

Je cite encore : « Le sujet, nous l'aidons à parfaire l'historicisation actuelle des faits qui ont déterminé déjà dans son existence un certain membre de « tournants » historiques. [« tournants » entre guillemets]. »

Soulignons le mot *déterminé* qui suppose que le nom reconnu agit, sous la forme de « tournants » c'est-à-dire de changements de sens, d'orientation. Cette question du sens ou de l'orientation du réel, relevons que ce sera encore ce qui occupera Lacan dans son Séminaire du *Sinthome* à partir de l'orientation à donner ou non aux ronds de ficelles qui sont appareillés en nœuds borroméens.

*Parfaire*, le mot y est, *parfaire*, suppose qu'il y a pour le sujet des imperfections qui s'identifient ce qu'il y a pour lui d'inconscient et ce qui met à l'horizon une perfection à atteindre, une complétude, une cohérence, disons même une consistance.

Et puis nous avons cette notation *nous l'aidons*, l'aide. Et, quand il est question de *l'inconscient est histoire*, une histoire à reconnaître, l'analyste est en effet dans la position d'adjuvant et c'est justement ce qui se trouve critiqué dans l'écrit « L'esp d'un laps », ce qui se trouve éliminé quand Lacan dit des années plus tard : « pas d'amitié n'est là qui cet inconscient le supporte. » Il n'est plus question, là, de « aider à parfaire. »

Ni amitié, ni recours samaritain.

Alors les tournants dont il est ici question sont donnés par Lacan comme des faits d'histoire, aussi bien s'il s'agit d'une reconnaissance opérée dans un certain sens que d'une censure interdisant la reconnaissance, censure elle-même opérant dans un certain ordre.

Quel est le rapport au réel que comporte cette définition de *l'inconscient comme histoire* qui s'appuie, il faut le dire, sur une certaine évidence phénoménale ? Il y a bien dans l'expérience analytique la dimension de raconter sa vie, d'en raconter des épisodes et d'en distinguer certains comme opérant des tournants, en saisir d'autres comme opaques, revenir sur ces faits d'histoire, leur donner des significations différentes jusqu'au moment où s'étiolo l'intérêt pour ces moments jusqu'à l'éventuel étonnement d'avoir passé tant de temps pour délivrer une vérité chétive. Quel rapport au réel implique cet abord de l'inconscient ?

Elle suppose qu'émerge, pas à pas, si on la voit comme complétude à atteindre, émerge une vérité - dit Lacan à l'époque - dans le réel. Disons que ce premier abord de l'inconscient suppose, dans ses différentes formulations, une suprématie du vrai sur le réel.

### vrai réel

L'histoire dont il est question est, si l'on veut, à vocation totalitaire, c'est-à-dire qu'elle suppose qu'une opération effectue une continuité, surmonte les discontinuités des lapsus ou des actes manqués qui sont rapportés, le non-sens des rêves ou leur sens surprenant, pour obtenir une continuité dans le rapport à l'Autre.

L'histoire du sujet, ainsi, c'est le nom du processus analytique, une histoire qui se constitue dans la continuité intersubjective du discours. C'est pourquoi Lacan peut dire à l'époque que l'inconscient serait un paradoxe si on le rapportait à une réalité

individuelle. Au fond tout ce qui fait non-sens exige une exégèse qui en rétablit le sens et par-là même qui surmonte l'interruption, qui surmonte l'esp d'un laps, pour obtenir la continuité d'un discours.

Cette théorie comporte aussi que l'inconscient se déroule comme histoire dans la communication à l'Autre. Et d'emblée les schémas qu'implique Lacan et qu'ensuite il explicitera sont dans cet ordre des schémas de la communication qui rendent compte de la situation analytique elle-même.

La situation analytique qui met en scène l'un et l'autre, l'un qui s'adresse à l'Autre et l'Autre qui supporte la fonction d'exégète, si l'on veut, la situation analytique apparaît comme analogue à ce que je pourrais appeler la situation primaire c'est-à-dire que l'histoire du sujet est véhicule et organisée dans son rapport à l'Autre.

Évidemment c'est très différent du paradoxe que Lacan fait surgir à la fin de ses écrits, de ses *Autres écrits* où l'analyste apparaît comme une sorte d'intrus pour autant que l'analyse aurait commencé par être pratiquée par un solitaire, Freud.

Et donc dans ce texte ultime la présence même de l'analyste apparaît comme indue alors qu'elle est incluse dans le concept même de l'inconscient quand on est au niveau de la première théorie que je déroule. C'est au point que la théorie *l'inconscient est histoire*, telle que Lacan l'articule dans son rapport de Rome, cette théorie fait en quelque sorte s'évanouir le réel. Il pousse la pointe de sa démonstration jusqu'à établir que l'histoire est toujours déjà là, qu'un événement, ça n'est pas l'irruption d'un réel, l'événement c'est déjà, quand il arrive et quand il est vécu, c'est déjà un fait d'histoire ; de telle sorte que ce que nous appelons histoire, dans ce contexte, c'est un processus, un processus d'historisation pour le sujet, mais sans qu'il y ait une base de faits réels.

C'est pourquoi Lacan distingue dans cette première partie les fonctions primaires et secondaires de l'historisation.

Dire il y a une historisation primaire, ça revient à dire : il n'y a pas de réel pour le sujet, il n'y a de réel que traduit en vérité, d'emblée. C'est pourquoi il parle d'une fonction primaire de l'historisation. Ces fonctions sont secondaires lorsque l'historisation est remaniée par tel ou tel tournant historique. Je lie cette conception, extrême dans ce que Lacan énonce, que ce qu'on appelle les faits, ça ne s'oppose pas à l'histoire.

Les faits, pour ce Lacan, ne sont pas accidentels ou factices. Il emploie là le mot *factice* au sens de l'existentialisme, au sens de la facticité, le caractère de pur fait.

La valeur ultime des faits, dit-il, ne se réduit pas à l'aspect brut du trauma. Autrement dit, dans sa première percée, même le concept de trauma s'évanouit puisque l'historisation est primaire. Un trauma c'est déjà, comme il le dit, un stigmate historique, d'où la définition que, deux, trois années plus tard, il donnera de la chaîne symbolique. *Chaîne symbolique*, c'est un concept forgé par lui à partir de différents éléments. C'est un concept qui déjà réunit la parole et l'histoire. Il donne une définition de la chaîne symbolique - je vous renvoie à la page 458 des *Écrits* - où il distingue ces trois dimensions : d'abord la dimension de l'histoire - la dimension du langage et la dimension de l'autre sujet.

Première dimension : la chaîne symbolique est histoire, histoire d'une vie vécue comme histoire. Cette apparente tautologie indique que la chaîne symbolique, dans son concept, inclue celui d'un sujet qui lie - au sens du lien - qui lie les différents moments de ce qu'il lit, dans le sens d'en faire son histoire, l'histoire de sa vie et non pas comme un recueil d'éléments extérieurs les uns aux autres, fermés sur eux-mêmes, sans portée de sens comme l'évoque Lacan, dans « L'esp d'un laps. »

Une vie vécue comme histoire.

Deuxièmement le langage. Lacan dit précisément *sugétion* - s-u-g-é-t-i-o-n - *sugétion* aux lois du langage, comme

condition de la surdétermination.

Et là nous avons, en évidence, le terme de loi, les lois du langage comme métaphore et métonymie, qui opèrent dans la chaîne symbolique et qui assujettissent le sujet à ses lois. L'écho est ici direct avec la définition de l'inconscient comme sans loi que Lacan fait surgir dans son Séminaire du *Sinthome*, à l'envers donc de cette définition de la chaîne symbolique.

Et troisièmement, l'autre sujet, la dimension de l'autre sujet, est celle du *Je* intersubjectif qui est d'abord *je te parle et tu réponds ; je te questionne et ma question inclut déjà ta réponse*. Le *Je* intersubjectif par où la vérité entre dans le réel.

Cette formule *la vérité entre dans le réel*, est ici ce que j'ai simplifié, de cette façon-là, suprématie du vrai sur le réel, effort pour faire entrer la vérité dans le réel jusqu'à l'horizon de la complétude, de l'accomplissement parfait de la vérité.

vrai  
réel



Donc la théorie de l'inconscient-histoire a beaucoup de choses pour elle. Il n'est pas pensable de l'oublier. Il ne faut pas concevoir les termes que j'utilise du premier et du dernier Lacan, il ne faut pas les concevoir comme une théorie surclassant l'autre. Ça obéit bien plutôt à ce genre de formation qu'évoque Freud à propos de la névrose, à savoir d'une superposition et d'une accumulation de théories qui se trouvent en quelque sorte co-présentes. Et aujourd'hui, quand nous écoutons un patient en analyse, quand nous rapportons son cas, bien entendu il y a une dimension qui est celle de l'inconscient-histoire. On peut dire que nous retenons de la vocation totalitaire de la théorie, en faisant voisiner ses différents biais.

Mais alors l'inconscient-histoire, c'est un inconscient qui est de structure intersubjectif et c'est pourquoi la psychanalyse opère, parce qu'elle met en scène une intersubjectivité si l'on veut artificielle, artificieuse, qui répète

les conditions mêmes de la constitution de l'histoire et qui permet donc de parfaire ses imperfections.

L'interprétation est supposée délivrer un sens continu et son opération obéit aux lois du langage. Donc on s'y retrouve toujours en se référant aux éléments signifiants du langage et à leurs types de connexions possibles, de connexions et de condensations possibles. On peut ajouter que l'opération obéit aussi aux lois de la parole, c'est-à-dire à la loi de la reconnaissance, l'accueil que l'Autre fait à ce que je dis a une incidence la plus profonde sur l'entrée de la vérité dans le réel et - ça n'est que redire le mot d'intersubjectif dans le cadre de l'analyse - cet inconscient est transférentiel.

Tout change du tout au tout lorsque nous essayons d'élaborer la théorie de l'inconscient du dernier Lacan. Et, pour le dire de la façon la plus simple, c'est une théorie qui n'est pas élaborée à partir de l'hystérie et de l'histoire mais bien plutôt de la psychose. C'est ainsi qu'il y a une bascule ou un tournant historique dans l'enseignement de Lacan.

On en a après tout l'indication discrète dans l'écrit « L'esp d'un laps » quand Lacan évoque ce que lui a imposé Freud, à lui jeune psychiatre, à savoir le personnage qu'il a baptisé Aimée, dans sa thèse de psychiatrie. C'est l'indication qu'au fond, avant ses constructions de l'inconscient-histoire, il était entré dans la théorie de Freud par le biais de la psychose.

C'est déjà ce qui justifie que je sois allé chercher le calque de son dernier texte dans ce qu'il présente dans le « Commentaire de la *Verneinung* », à savoir l'hallucination du doigt coupé de l'Homme aux loups.

L'hallucination, telle qu'elle est abordée par Lacan alors, on peut dire qu'elle met en question le primaire de l'histoire. Elle met le doigt sur la faille, sur une faille dans l'histoire primaire.

L'hallucination est ici présentée comme un phénomène qui échappe à l'histoire et au remaniement historique,

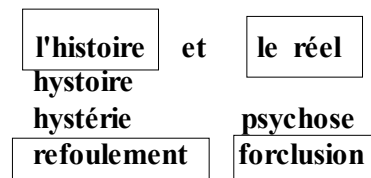
subjectif, sémantique, de la vérité.

Pour être historisé, et c'est en ça que Lacan va plus loin que dans son « Rapport de Rome », pour être historisé, un élément doit avoir été symbolisé. Il n'y a d'histoire primaire que s'il y a symbolisation primaire.

Et, en s'appuyant sur la lettre du texte de Freud, sur les mots que Freud emploie, il déduit que dans l'hallucination revient un contenu qui n'a pas été symbolisé, qui a échappé à la symbolisation primaire et qui par-là est inhistorisable. Il y a là une limite qui est tout à fait absente de la première présentation par Lacan de l'inconscient-histoire.

Dans son « Rapport de Rome », l'histoire a l'air toute puissante, comme si elle pouvait résorber sans reste par le vrai le réel. L'hallucination met au contraire en scène le comportement, lui non assujéti, d'un élément qui n'est pas tombé sous la légalité de la chaîne signifiante.

Les termes pour l'exprimer, pour reprendre la *Ververfung* freudienne, pour la traduire, c'est expulsion, refus, retranchement, forclusion, et l'ensemble est organisé ainsi. Notre tableau histoire et le réel. Histoire ça suppose qu'il y a une symbolisation primaire et alors la négation prend la forme du refoulement, tandis que est réel ce qui a subi l'opération de la forclusion et ainsi à l'hystérie disons que nous mettons en face psychose.



On peut d'ailleurs, dans le même mouvement, inverser le schéma que j'indiquais ici et dire que l'hallucination, c'est au contraire la marque d'un réel qui surmonte le vrai, qui se marque

irréductible au vrai et, disons, un réel qui émerge dans le vrai.

**réel**  
**vrai**

L'hallucination, au fond, est le phénomène, la manifestation, d'un réel émergeant dans la vérité.

Il y a un autre couple d'oppositions qu'il faudrait aussi situer et qui figure, qui est présent en tout cas dans le commentaire de Lacan, c'est la différence entre l'être et le monde, ici

**être ≠ monde**

en référence au débat philosophique de l'époque où Lacan propose d'être plutôt du côté de Heidegger par rapport à Sartre.

Je ne suis pas venu là, il évoque le nom de Merleau-Ponty dans son commentaire, et il est certain que la façon dont il construit sa première doctrine de l'hallucination se fait en rapport avec l'analyse phénoménologique de l'hallucination et même plus largement de la perception.

Il emploie d'ailleurs les termes phénoménologique de noèse et de noème, la noèse qui est l'intentionnalité du côté du sujet, le noème qui est le contenu de l'hallucination et c'est ce qu'il développera dans la première partie de son texte « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », qui est au moins en partie un dialogue avec le début de *L'être et le néant* de Sartre, Sartre qui essaye d'exposer Husserl à partir de la phrase de Berkeley *esse est percipi* – être c'est être perçu et qui met en place une batterie de termes comme le percipiens et le perceptum, et c'est les termes que vous retrouvez utilisés par Lacan dans sa « Question préliminaire. »

Alors, *être et monde*, en tout cas la différence est marquée par Lacan, quand il oppose la relation du sujet à l'être et la relation du sujet au monde, disons que ce qui est à proprement

parler, là, la relation du sujet à l'être, c'est l'ouverture et pour qu'il y ait ouverture à l'être, il faut qu'il y ait symbole. Disons que, pour ce qui est du monde, il s'agit d'une construction qui s'opère dans l'ouverture à l'être.

**être ≠ monde**

**ouverture construction**

En tout cas c'est au point que Lacan évoque le débat de la pensée de l'existence, c'est-à-dire de l'existentialisme, pour l'appeler par son nom, où il voit une parade de la méditation de l'être, il voit dans l'existentialisme sartrien, merleau-pontien, une parade à la méditation heideggerienne de l'être qui confond en quelque sorte l'être et le monde, si je puis dire.

Dans la même veine, il vante chez Freud, ce qu'il ne fera jamais par la suite dans ces mêmes termes, il vante chez Freud une appréhension métaphysique des problèmes. Il faut entendre ici, c'est un usage un peu lâche du terme métaphysique mais enfin qu'on se reporte, on ne reste pas confiné dans la construction du monde mais on essaye de retrouver l'ouverture native à l'être qui est déjà, qui est sur la frontière, qui est limite par rapport au monde.

**être ≠ monde**

**ouverture construction**

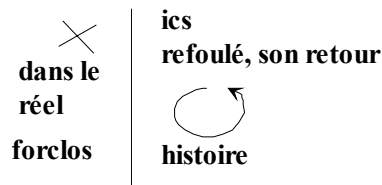
Alors, comme je l'ai souligné la dernière fois et je le répète, l'hallucination, quand Lacan l'amène, c'est au titre de ce qu'elle est distinguée des phénomènes interprétatifs, c'est-à-dire que l'hallucination est sans Autre. Elle n'est pas faite pour un Autre, elle n'est pas déterminée par le discours de

l'Autre, elle est par-là même insituable, elle n'est pas au site de l'Autre.

Rappelons que, en revanche, la paranoïa est établie sur un solide rapport au lieu de l'Autre et même, comme Lacan le dira plus tard, consiste à identifier la jouissance au lieu de l'Autre, et donc l'Autre y apparaît éminemment actif et la paranoïa par là-même comme pouvant donner son support à ce qu'il est du lien social, alors que l'hallucination émerge hors lieu de l'Autre.

Ici, dans la description que reprend Lacan à partir de Freud et de l'hallucination, il n'y a pas d'histoire vécue, d'une vie vécue comme histoire. Au contraire : c'est un événement là sans corrélat où les corrélations apparaissent, quand elles apparaissent, comme un bric-à-brac rassemblé pour couvrir l'hallucination, sur le mode du souvenir-écran. L'hallucination n'obéit pas aux lois du langage, que ce soit la connexion ou la substitution et elle apparaît comme indépendante du jeu intersubjectif.

Donc si l'on veut ici distinguer deux domaines, comme le terme de *forclusion* déjà l'implique, nous avons d'un côté l'inconscient, où est tapi le refoulé et le retour du refoulé, le refoulé et son retour, son retour dans la même dimension de l'histoire, avec ses rétroactions signifiantes, et de l'autre côté nous avons le X dans le réel, qui est forclos, qui n'obéit pas aux lois, ce qui fait qu'il est en quelque sorte situé comme un fait de non-symbolisation.



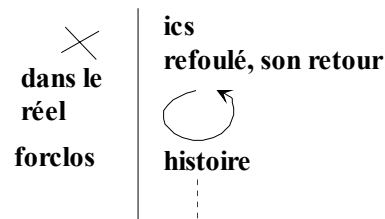
C'est une interruption, si l'on veut, mais dont on ne peut rétablir la continuité.

Là, « l'esp d'une hallucination », comme tel n'a pas la structure du

refoulé.

Alors, l'exemple, enfin la construction de Freud repose sur le concept de castration et ce qu'il impliquerait d'une menace sur l'organe génital et il pose que, pour l'Homme aux loups, c'est comme si la castration n'avait jamais existé, comme si elle avait été retranchée de l'ouverture à l'être, pour traduire, comme si son inconscient ne connaissait que la théorie sexuelle de la phase anale.

Et donc, là, se fonde la différence de l'histoire où le retour du refoulé s'accomplit et du réel comme le domaine de ce qui subsiste hors de la symbolisation.



Et ici nous avons, de la même façon que je dis l'histoire on peut dérouler les différents termes du sens, des lois du langage, etc., tandis que de l'autre côté nous avons un réel qui est coupé de la parole, un réel qui n'attend rien de la parole, dit Lacan, et qui, c'est son expression en italique *cause tout seul*.

Nous avons dans cette expression le *tout seul* auquel nous savons maintenant donner sa valeur. C'est un adjectif qui signale que nous ne sommes pas dans l'histoire, nous ne sommes pas dans l'hystérie, nous ne sommes pas dans l'un et l'autre, nous sommes au contraire du côté du solitaire, un réel qui cause tout seul et Lacan ajoute même, c'est quelque chose où nous pouvons entendre le bruissement du Séminaire du *Sinthome*, un bruit où l'on peut tout entendre.

Et en quelque sorte nous avons, ce serait dire que le symbolique est bien là dans le réel mais il l'est sous la forme

purement matérielle du sonore, un son sans le sens, un bruissement précisément, avant que ne s'élèvent les constructions qu'il autorisera puisque on peut tout y entendre.

Alors ça n'est pas dans l'expérience, que je vais relire tout de même. L'expérience ne témoigne pas d'un signifiant qui manque, contrairement au phénomène bien connu analysé par Freud de l'oubli du nom, ce n'est pas un signifiant qui manque, c'est au contraire une signification, tellement étrange que le sujet ne peut pas à proprement parler la communiquer à l'Autre, spécialement à l'Autre qui est là à ses côtés, comme je l'ai évoqué la dernière fois.

Vous pouvez quand même relire page 389 : le sujet lui raconte en effet - à Freud - que « quand il avait cinq ans, il jouait dans le jardin à côté de sa bonne et faisait des entailles dans l'écorce d'un de ces noyers (dont on sait le rôle dans son rêve) [c'est le noyer sur lequel apparaissent les loups du rêve de l'Homme aux loups]. Il faisait des entailles dans l'écorce d'un de ces noyers. Soudain [soudain, remarquable, c'est une certaine rupture temporelle] - soudain il remarqua, avec une terreur impossible à exprimer – [voilà le mutisme qui frappe le sujet quand émerge le réel] - avec une terreur impossible à exprimer, [oui, Lacan dit même exactement *mutisme atterré*, mais en prenant *atterré* comme une dérivation de *terreur*, on sait qu'il l'a commenté dans son Séminaire] Soudain, il regroupe, avec une terreur impossible à exprimer, qu'il s'était sectionné le petit doigt de la main (droite ou gauche ? Il ne le sait pas) et que ce doigt ne tenait plus que par la peau. Il n'éprouvait aucune douleur, mais une grande anxiété. Il n'avait pas le cœur de dire quoi que ce soit à sa bonne [ça, ce qui est exprimé d'une façon psychologique, c'est la coupure avec l'Autre, que là on est dans une dimension retranchée du vœu intersubjectif]. Il n'avait pas le cœur de dire quoi que ce soit à sa bonne qui n'était qu'à quelques pas de lui ; il se laissa tomber sur un banc [il pourrait

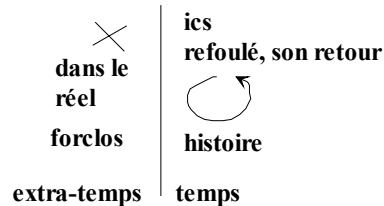
aussi donner toute sa valeur à ce *laisser tomber*], il se laissa tomber sur un banc et demeurera ainsi, incapable de jeter un regard de plus sur son doigt. À la fin, il se calma, regarda bien son doigt, et - voyez-vous ça ! - il était tout à fait indemne. »

Voilà le récit de Freud, donc, dont Lacan fait valoir tous les éléments et qui essaye, il essaye aussi Lacan de cerner le sentiment étrange où le sujet est là comme engouffré.

Alors sa construction, c'est une construction c'est-à-dire qu'elle est un peu à distance du matériel et en même temps elle a bien sûr sa valeur, sa construction repose sur le rapport au temps dont témoigne cette expérience de l'hallucination.

Lacan le voit comme pris, il accentue l'aspect de discontinuité temporelle. l'esp d'un laps temporel. donc le caractère d'abîme temporel. Il le présente comme un entonnoir temporel où le sujet se trouverait entraîné et ne ferait que dans un temps second retour à ce qu'il appelle la surface du temps commun. Et donc en définitive, il accentue le caractère extra-temporel du sentiment lié à cette expérience de l'hallucination.

On a en effet, on pourrait dire qu'il y a un temps qui est à mettre du côté de l'histoire, pas seulement chronologique mais le temps qu'on vit dans la continuité de son existence de l'histoire, un temps continu, et là nous avons une sorte d'extra-temps, qui est le temps même de l'interruption en quelque sorte temporelle, l'interruption du flux temporel.



C'est ainsi que Lacan note que le



sujet pense avoir déjà raconté cette histoire et donc il n'arrive pas à la situer dans le temps précisément, et donc un *déjà raconté*. En revanche il avait déjà raconté en effet plusieurs fois l'achat d'un couteau de poche qu'il avait demandé à son oncle, donc on suppose que c'est de là que vient l'élément déjà raconté, de la même façon que le noyer est sans doute emprunté - en un second temps - le noyer est emprunté à l'arbre des loups. D'où aussi Lacan rapproche le *déjà raconté* du *déjà vu* et tente de situer ces phénomènes comme des phénomènes de frange dus à l'irruption du réel de l'autre côté de la cassure.

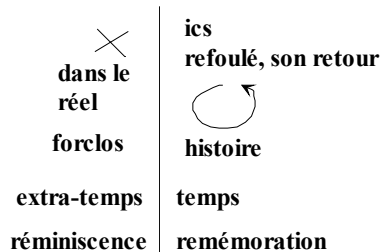
Lacan dit : L'écho imaginaire [alors imaginaire parce que là le sujet peut dire : j'ai déjà raconté, j'ai déjà vu], l'écho imaginaire qui surgit en réponse à un point de la réalité qui apparaît à la limite où il a été retranché du symbolique.

Comme si ça naissait à la limite de la forclusion, un phénomène de frange et ces phénomènes de frange, il les développera d'une façon beaucoup plus précise plus tard à partir du cas du président Schreber et des descriptions que lui-même donne de ces phénomènes de frange.

C'est là que Lacan distingue précisément le sentiment de réalité et le sentiment d'irréalité et qu'il oppose les deux registres de la remémoration et de la réminiscence, comme je l'ai signalé la dernière fois et qu'il reprend dans son Séminaire du *Sinthome*.

Alors, voilà. Le sentiment de réalité - sentiment de réalité pris dans cette définition plus étroite d'un sentiment de réalité à propos d'un souvenir oublié et qui revient et dont on se dit c'est comme ça, c'était comme ça.

Ce sentiment de réalité est ressenti comme tel c'est-à-dire se produit à l'intérieur du texte symbolique qui constitue le registre de la remémoration. Sur notre petit schéma, la remémoration est ici.



Il y a remémoration quand un élément retrouve son articulation symbolique. Alors que Lacan appelle réminiscence, avec son corrélat de sentiment d'irréalité, le moment ; « le sentiment d'irréalité répond, dit-il, aux formes immémoriales qui apparaissent sur le palimpseste de l'imaginaire. »

Alors, *formes immémoriales*, c'est à entendre ici nous sommes dans un registre différent de celui de la mémoire. Nous sommes au contraire dans quelque chose qui est déjà là tout seul. Ces formes immémoriales qui apparaissent quand le texte s'interrompt [donc là hors du texte symbolique], quand le texte s'interrompt laisse à nu le support de la réminiscence.

Et donc le support de la réminiscence, c'est qu'alors le sujet ne peut pas élaborer une vérité à partir de son expérience. Pourquoi ce terme de réminiscence avec son écho platonicien ? C'est que Platon place précisément la réminiscence comme le rapport avec ce qui est éternel, avec ce qui est hors temps. Et c'est ici comme si venait à nu, une fois débarrassées les articulations symboliques, comme si venait à nu l'extra-temporel lui-même.

Et donc ça n'est pas une remémoration puisqu'on n'arrive pas à le resituer, sinon à appeler le bric-à-brac des petites anecdotes qu'on a pu raconter ou du rêve qu'on a fait, mais il y a nu, ce qui n'est ni une vérité ni non plus un mensonge mais un réel pur et simple.

Je trouve que ces deux termes trouvent bien à se répartir et que sur ce schéma et comme je l'ai dit, ils sont amenés par Lacan des années plus

tard lorsque il essaye de situer son invention du réel comme une invention, une réponse symptomatique à Freud.

De la même façon, ici, Lacan distingue - ça a été repris - le schizophrène et le paranoïaque. Le schizophrène, dit-il, chez le schizophrène tout le symbolique est réel. Ce qu'il faut entendre ici que c'est comme si tout le symbolique était hors la symbolisation, c'est-à-dire qu'il y a un niveau où le symbolique cesse de faire sens, où le symbolique cesse de faire histoire, où le symbolique est au niveau du bruit où l'on peut tout entendre. C'est un collaps des deux dimensions : le symbolique s'effondre sur le réel. Tandis que chez le paranoïaque, Lacan retrouve opérant la rétroaction c'est-à-dire ce phénomène, ce mécanisme signifiant qui permet les tournants historiques. Une rétroaction de telle sorte que les phénomènes élémentaires, dit-il, sont seulement pré-signifiants.

Dire *sont seulement pré-signifiants* c'est-à-dire qu'ils sont déjà en attente du signifiant qui les fera fonctionner et qui permettront la construction d'un délire.

Le paranoïaque, précisément parce que chez lui le rapport à l'Autre là est maintenu et d'emblée obéit aux structures de l'inconscient-histoire, et les phénomènes élémentaires - Lacan dit : ils sont seulement pré-signifiants, ça veut dire ces phénomènes élémentaires ne sont pas du réel au sens qu'il a développé, ils ne sont pas coupés du symbolique, ils sont au contraire présents dans le symbolique comme appelant un sens à venir que leur donnera la connexion avec un autre signifiant.



Cette analyse de l'hallucination, qui est une des choses les plus fondamentales de l'enseignement de Lacan, un des concepts fondamentaux de son enseignement, est complétée par une analyse de l'acting-out, où ce qui joue le rôle d'éléments retranchés, c'est une relation orale, dans le cas de l'Homme des cervelles fraîche, celui hanté par la question du plagiat qui, au sortir de l'analyse, va déguster son plat

favori des cervelles fraîches. Lacan y voit comme l'irruption dans le réel de ce qu'il faut supposer être un rapport oral forclos.

Ça n'est jamais ici que décalé par rapport à la définition de l'hallucination et il est certain que là, même si le sujet, lui, ignore ce dont il s'agit, dans sa compulsion, il est certain que ça reste lié de toutes les façons possibles aux articulations symboliques du cas. L'acting-out n'a tout de même pas la dimension de l'hallucination. C'est une simili hallucination, si je puis dire.

Lacan termine en récusant ce à quoi il faut donner son poids aussi, l'assimilation de l'analyse des résistances à l'analyse des défenses et on saisit que ce qui s'appelait résistance est de ce côté-ci ; la résistance est intérieure à la chaîne symbolique, alors que ce qui concerne la défense concerne bien plutôt l'orientation fondamentale du sujet à l'endroit d'un élément qui n'est pas signifiant.

De la même façon nous savons, *in fine*, la différence que Lacan à l'époque fait entre les symptômes qui sont construits dans la dimension inconsciente-historique et les pulsions, dont la pulsion orale de l'Homme aux cervelles fraîche, les pulsions qui, elles, seraient au contraire du côté de la relation du sujet au réel.

<b>pulsion</b>	<b>symptôme</b>
<b>défense</b>	<b>résistance</b>
	<b>ics</b>
<b>dans le réel</b>	<b>refoulé, son retour</b>
<b>forclos</b>	
<b>extra-temps</b>	<b>histoire</b>
<b>réminiscence</b>	<b>temps</b>
	<b>remémoration</b>

Alors cette – oui, je m'aperçois que j'ai épuisé maintenant mon temps

d'aujourd'hui - ça me permettra de vous renvoyer à la construction de Lacan dans le *Sinthome* et toujours à ce chapitre clé, le chapitre IX, « De l'inconscient au réel », où il indique exactement ce qu'il attend de la métaphore de la chaîne borroméenne, à savoir qu'elle vient pour lui à la place de la métaphore freudienne de l'énergétique.

Et c'est ce qu'il s'agit de développer, et que vous avez aussi ici la différence qui revient de la réminiscence et de la remémoration et la remémoration est bien située du côté des réseaux signifiant, des chaînes qui se forment du symbolique, alors que la réminiscence est laissée ici en blanc.

Vous noterez tout de même, page 131, qu'au moment où il prononce cette leçon, Lacan n'a pas encore osé dire *l'inconscient comme réel*. Il place au contraire l'inconscient de la même façon que jadis, il le place encore de ce côté-ci, il ne l'appelle pas un inconscient-histoire, c'est l'inconscient-savoir et qui reste relié au couple  $S_1-S_2$  et à ses remaniements, un inconscient comme interprété et c'est seulement dans un moment d'après-coup qu'il en viendra à poser l'inconscient comme réel, c'est-à-dire une autre dimension que celle-ci.

dernier texte - avant tout par la satisfaction qu'elle apporte au sujet, parce qu'il ne reste rien d'autre, n'est-ce pas, à partir du moment où on a minoré l'aspect communicationnel et transférentiel de l'analyse.

Le premier Lacan pouvait parler d'une satisfaction, la satisfaction de chacun intégrée dans la satisfaction de tous. C'est ce qui lui paraît aujourd'hui, lorsqu'il écrit son petit texte, qui lui paraît au fond futile et artificiel.


Cet inconscient, l'inconscient de la vérité menteuse, on peut dire que c'est une élucubration de savoir. Comme le disait Lacan dans le Séminaire *Encore*, une élucubration de savoir sur la langue, dans la mesure où la langue - en un mot - c'est la chaîne symbolique et ses trois dimensions réduites au réel, réduites au bruit que ça fait, si je puis dire. Le bruit où l'on peut tout entendre.

Et c'est dans cette mesure que l'inconscient transférentiel, l'inconscient qui s'élabore dans une analyse, on peut dire que c'est une élucubration de savoir sur le réel.

Voilà.

Alors la semaine prochaine nous verra à l'amphithéâtre T.

À bientôt.

<b>pulsion</b>	<b>symptôme</b>
<b>défense</b>	<b>résistance</b>
✕	ics → savoir
<b>dans le réel</b>	<b>refoulé, son retour</b>
<b>forclos</b>	 <b>histoire</b>
<b>extra-temps</b>	<b>temps</b>
<b>réminiscence</b>	<b>remémoration</b>

Fin du Cours III de Jacques-Alain Miller  
du 29 novembre 2006

Pour finir d'un mot, c'est précisément parce que l'inconscient peut être considéré comme réel que Lacan définit la fin de l'analyse - dans son